

BERTRAND POIROT-DELPECH

*de l'Académie française*

Monsieur  
Barbie  
n'a rien  
à dire

*nrf*

GALLIMARD











*Pour N.*



« Qu'on ne s'étonne pas si un crime insondable appelle une méditation inépuisable. »

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH  
*Pardonner ?*

« J'ai pris mon siècle sur mes épaules, et j'ai dit : j'en répondrai ! »

JEAN-PAUL SARTRE  
*Les Séquestrés d'Altona*

« Je n'ai rien à dire. »

KLAUS BARBIE



# I

## *Bekanntmachung\**

\* De l'allemand : *avis*. Paris occupé était couvert de ces lettres noires sur fond jaune ou rouge, les lendemains d'attentat. On devinait une menace terrible. Le mot m'est resté.



Qu'espérez-vous ?

Que Barbie fermerait soudain ses doigts gris sur le rebord du box, que son regard enfoncé cesserait de braver ses victimes, que de grosses larmes rouleraient le long de ses joues, les lèvres renonceraient à leur rictus insolent, la voix se briserait, celle-là même qui hurlait : « Schnell ! » sur les quais de Perrache dans l'air frais du printemps 44, on l'entendrait sangloter : « *pardon, je ne savais pas, j'exécutais les ordres, on m'avait bourré le crâne, pardon !...* » Et tout le corps du petit homme aurait basculé en avant, foudroyé par le remords, cinquante ans de convictions barbares effondrées en quelques secondes comme un immeuble de Berlin sous les bombes au phosphore ; peut-être même le repentir serait-il mort sous le choc, le Président des Assises aurait commandé : « Gardes, emmenez l'accusé ! », on aurait aperçu la face blêmie, une bouche béante, la tête aurait

dodeliné, l' « ironie du sort » aurait dispensé la justice de ses à-peu-près... Et le soir, après le dernier journal télévisé, nous nous serions dit, en remontant nos draps jusqu'au nez : « Allons !, la bonté humaine a encore quelques siècles devant elle ; on a eu chaud... »

Mais honnêtement, ce miracle, cette pièce injouable, vous y croyiez ?

Pour cela, il eût fallu que Barbie fût un personnage de quelque intérêt. On est loin du compte. L'homme est minuscule, à tous égards. Il se peut même que son engagement dans les SS soit venu de sa taille à rattraper, tant les cruautés se nourrissent, à vie, de pareils griefs contre la nature. Barbie n'a pas la blondeur aryenne des jeunesses hitlériennes saluant le drapeau dans les prairies bavaroises d'avant-guerre, pour la joie trépignante de nos intellectuels droitiers : ses photos de lieutenant montrent un coq noir, sur ses ergots. Le regard tant décrit cherche moins à assouvir son sadisme qu'à mesurer son pouvoir. Barbie fait partie des nabots qui prennent à tout instant cette mesure pour supporter de n'être que ce qu'ils sont. Les systèmes totalitaires leur offrent la force manquante, la prothèse idéale. Seule singularité du bonhomme : tout porte à croire qu'il est demeuré fidèle à son führer ; en 1987 !... Cela vaut le détour, comme disent les guides.

Les chroniqueurs qui décident, du fond de leurs salons parisiens, ce que doivent penser les Français, ont conclu de la nullité de Barbie que le procès de Lyon n'avait pas lieu de nous occuper. Qu'auraient-ils donc souhaité, nos esthètes ? Que l'accusé rivalisât avec les héros de romans ou de tragédies à la germanique, citant Nietzsche et Goethe, qu'il fût une curiosité psychologique, un aventurier du mal, un Raskolnikov qui aurait attendu son juge Porphyre dans la forêt bolivienne en entassant des écorces de quinquina au son de *Tannhäuser* ? Du prétexte à faire ronfler des phrases, en somme ? Pour la mauvaise littérature, il y avait les avocats, cela suffit.

La dérobade de Barbie, au lieu de s'en désintéresser ou de s'en irriter, pourquoi ne pas y suppléer ? L'imagination, comme la nature qu'elle retouche, a horreur du vide. La défaillance de l'accusé donne à chacun l'occasion de prendre le pouvoir discrétionnaire tombé des mains des magistrats. L'écrivain a les moyens de meubler les silences ; c'est même exactement à quoi il sert. « *Nous avons les moyens de vous faire parler !* », éructaient les gestapistes, face aux suspects. Dérisoires baignoires, autant qu'odieuses ! La torture extorque des noms ou des « non », elle n'atteint pas le noyau des êtres, renforcé par le supplice. L'écriture, si.

Que se passe-t-il dans la tête d'un nazillon resté nazillon, quand il écoute le récit de ses crimes ? S'il avait rompu le silence, Barbie aurait multiplié dénégations et ergotages — il l'a montré, le peu qu'on l'a vu. Soyons lucide à sa place ; campons, en romancier, dans sa conscience, ou ce qu'il en reste, décrivons pour lui cette ruine gothique, inventons l'inavouable et ses rots à la bière. Aux mânes du Führer qui lui sert toujours d'absolu et d'inconscient, comment raconterait-il ces audiences ? C'est chez les cons zélés que se voient le mieux les ravages des idéologies. N'est-ce pas le moment de surprendre, à propos d'un nazi exemplaire parce que ordinaire, ce mystère suffocant, ce scandale du siècle : un peuple de haute culture sombrant brutalement dans l'innommable ?

Cet innommable, on entend beaucoup dire qu'il serait assez connu comme cela ; à quoi bon y revenir encore, si longtemps après ? Opinion étonnamment légère, pour un pays de droit ! Il n'appartient à personne — ce devrait être notre fierté — d'exécuter sommairement un accusé embarrassant, ou d'ajourner son renvoi devant des juges. La machine judiciaire suit un cours autonome ; encore heureux !

Le hasard veut que ce cours croise le moment décisif où les témoins directs disparaissent, où le

souvenir se fait Histoire. Les survivants viennent raconter une dernière fois ce qu'il en fut de l'Horreur. Des jurés populaires, la plupart nés après les faits, sont priés de dire si, au-delà des exactions de la guerre, il existe des « crimes contre l'humanité », par exemple le crime qui consiste à décréter certains enfants indignes de vivre ; intéressant, non ? Et que les enfants des écoles prennent des notes, qu'ils songent à la fragilité des défenses instinctives et légales de nos sociétés, de leur société, contre la tentation d'exclusion, est-ce si superflu ?

Ces récits de la dernière fois, les a-t-on tellement écoutés ? L'espoir de croiser le bourreau a délié les langues. Le recul a rafraîchi les mémoires, plus qu'il ne les a brouillées. L'approche de la mort, fût-ce dans ce lit qu'ils croyaient ne jamais retrouver, donne aux survivants des forces neuves pour évoquer l'Enfer dont ils sont revenus. Procès du siècle ? On ne sait. Procès d'une époque : à coup sûr ; et procès du temps brouilleur de souvenirs, débrouilleur d'idées. Ces bafouillements *in extremis* qui se débattent contre les éternelles intimidations du langage judiciaire et cultivé, qui tournent autour de l'essentiel, qui se noient dans les détails vains, c'est tout ce qu'ils échouent à nous dire qu'il faut tâcher de percevoir, à travers leurs ratés, leurs lacunes, leur étirement, leurs redites

de mélodie. Des héros et des salauds ordinaires font cortège à Barbie. Entre leurs phrases hachées réside peut-être le secret de leur basculement subit du côté de la grandeur ou de l'ignominie.

Le danger côtoyé, la loterie et la vitesse de sanction propres aux temps de guerre ont l'avantage de révéler comment s'opère ce basculement fulgurant. Le salut des âmes, comme celui des corps, ne tient pas au hasard mais à la somme instantanée de ce qui nous constitue et qu'on appelle, quand il n'est plus temps de réfléchir, le réflexe. Ils valent d'être regardés sous le nez, ces instants où nos ancêtres, leurs gènes, nos milieux et leur honneur, d'infimes histoires d'héritages, d'éducatons, de bouillies, de baisers dans le noir, de lectures ardentes, d'admiration juvéniles, de regards à nos miroirs, font que nous offrons notre vie pour un inconnu, ou que nous trahissons un proche, que la gâchette s'enfonce ou non sous notre index indécis, que nous voilà justes ou ignobles...

Vocabulaire moral, donc périmé? J'entends déjà les ricanements des vieux dégoûtants qui hantent, idéologiquement, les sorties de collège, croyant se requinquer. La jeune génération, à les entendre, n'en aurait « rien à cirer » de ces récits d'anciens combattants, comme nous-mêmes avons soupé des anecdotes sur Verdun. Le mot

d'ordre des adolescents fin de siècle serait : sauver sa peau, jouir, et, depuis quelques trimestres bercés de pugnacité libérale : se battre, *gagner* ! La notion de « bien joué » aurait remplacé toutes les valeurs. Après tout, le procès de Lyon s'est déroulé, très symboliquement, sur fond de tournoi de tennis. Les bruits mats des balles de Roland-Garros couvraient les pleurs des rescapés d'Auschwitz. En ce printemps 1987, la conversation française de l'après-midi n'était bientôt plus : « Alors, Barbie a comparu ? », mais : « Où en est le tie-break de Wilander ? » Noah contre Shoah ! Ainsi s'écrit désormais l'Histoire, au paradis de la concurrence : comme s'établit, à la criée, le cours du cabillaud !

J'ignore si le bonheur est une idée neuve ; je sais le peu que pèse le malheur, en regard. Entre une mémé infirme qui pleure ses enfants massacrés il y a quarante-cinq ans, et un athlète chanceux qui « passe » ses revers, entre les tatouages couleur d'aube sale et les chaînettes d'or dansant au cou des champions, les « médias », c'est-à-dire les berceurs pour annonceurs, n'ont pas hésité longtemps ; et les sondages donneraient un avantage monstrueux aux images de la réussite insouciant, telles que la publicité les impose, à la schlague... Dans une civilisation du « bien joué », y aura-t-il place pour le respect du faible, de l'Autre humi-



BERTRAND POIROT-DELPECH

**Monsieur Barbie n'a rien à dire**

«Nichts zu sagen!» Monsieur Barbie l'a répété sur tous les tons à ses juges de Lyon : les tortures, les rafles d'innocents, l'envoi en camps de la mort : il n'a rien à en dire.

« Nous avons les moyens de vous faire parler », menaçait la Gestapo. Ces moyens qui ont manqué à la Justice, le romancier Poirot-Delpech y supplée par l'imagination et l'ironie, seule possible devant l'horreur.

Présent au procès (pour R.T.L.), il ne rend pas compte des audiences, déjà connues. A chaud, il mêle impressions, détails inaperçus, réflexions et inventions pures. Malgré sa banalité, à cause d'elle, l'accusé est mis en scène dans l'espoir d'élucider la question capitale d'hier et d'aujourd'hui : Comment un peuple de haute culture peut-il engendrer « ça » ?

*nrf*



9 782070 710867



87-VII A 71086 ISBN 2-07-071086-6

75 FF tc